

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION :
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

ENTRE -
NOUS

Les empêcheurs de danser en rond continuent leurs farces de fumistes.

En voici encore qui veulent prohiber la fabrication et la vente des cigarettes, sous prétexte qu'elles agissent d'une manière des plus pernicieuses sur le physique et le moral des adolescents.

Certes, la compassion qu'éprouve pour les adolescents le père de ce projet de loi, part d'un bon naturel, mais pourquoi priver tout le monde de l'usage des cigarettes fabriquées, quand on ne veut en réalité attendre qu'une minorité représentée par les adolescents ?

Et puis, n'est-ce pas tout simplement donner un coup d'épée dans l'eau, car il n'y a pas de mesure qui puisse empêcher les fumeurs de rouler leurs cigarettes, d'autant plus que celles que l'on fait soi-même sont infiniment meilleures que les autres, surtout quand on ne les colle pas. Vous ne verrez jamais un amateur de bon goût fumer des cigarettes fabriquées ou coller celles qu'il fait.

C'est donc toujours la même histoire. C'est l'excès, c'est l'abus qu'il faut combattre, et ce ne sont pas les mesures extrêmes qui peuvent remédier au mal. Voyez les comtés où la loi de prohibition Scott a été en vigueur, il n'y a pas d'endroit où l'ivrognerie ait fait plus de progrès, et cela, à tel point, qu'on est obligé de l'abroger après en avoir constaté les effets malfaisants.

Rien de plus mauvais que de défendre une chose, et je crois vraiment que si Eve avait eu la permission de manger la pomme, la fameuse pomme, jamais l'idée d'y mordre ne lui serait venue. Cependant, je ne le jurerai pas.

Manger, boire, dormir, travailler sont choses excellentes, mais l'abus les rend très mauvaises.

Si les adolescents — puisque adolescents il y a — fument, cela est beaucoup de la faute des parents, qui ne les surveillent pas assez. Le mieux serait, je crois, d'obliger ces adolescents à fumer une pipe de tabac canadien choisi — parmi les plus mauvais — et de les rendre malades à rendre tripes et boyaux.

On peut toujours essayer.

— Les bons conseils portent quelquefois des fruits, un peu maigres, il est vrai, mais qui valent encore mieux que rien.

En Angleterre, patrie de la vertu et de Jack l'éventreur, les apôtres de la tempérance ont vraiment du mérite, il faut le reconnaître, et d'aucuns ne reculent devant rien, pas même le ridicule, le pire des écueils à affronter.

On a vu pendant plusieurs années, à Londres, un homme encore jeune, faire des conférences publiques qui ont fait beaucoup de bien.

Il avait l'habitude de commencer ainsi ses discours :

"Je suis le fils aîné d'une famille noble, depuis plusieurs générations. Je suis baronnet, et personne ne m'a jamais contesté ce titre. J'ai cependant été élevé dans la maison de charité de la paroisse que mes parents possédaient en tout droit. Je n'ai reçu d'autre éducation que celle accordée aux enfants des pauvres, et, après avoir été mis en apprentissage, j'ai appris le métier de cordonnier. Puis j'ai essayé de la marine, où j'ai été l'être le plus malheureux du monde. J'ai couru l'Amérique, fait plusieurs métiers en essayant de justifier la noblesse de mon origine, en faisant du bien à mes semblables. Et me voici de retour, chargé à trente-cinq de vous raconter l'origine de la misère où je suis tombé. Mon père était ivrogne, et, ce vice, il en avait hérité de son père, qui, lui-même, tenait cet héritage du sien. La ruine de la

famille a commencé au règne de Georges III, et la fortune considérable qu'elle avait accumulé depuis des générations est devenue la proie des brasseurs de bière et des fabricants de whisky."

Ce baronnet était évidemment un excentrique, car rien ne le forçait à dire au public que son père, son grand-père et son arrière-grand-père étaient d'incorrigibles ivrognes, et il eût mieux fait sans doute de chercher à se créer une position honorable que de traîner dans la boue la mémoire de ses aïeux.

Il aurait pu prêcher la tempérance sans recourir à cet exorde, mais il paraît que ce genre plaisait à son auditoire et que nombre d'ivrognes suivirent ses conseils et se mirent au régime de l'eau.

— Ce n'est pas la tempérance qui amenait, l'autre jour, un vieillard de soixante-douze ans devant le Recorder de Montréal.

Ce vieil homme avait affronté d'autres dangers que la colère de vénérables magistrats, puisque, à peine âgé de dix-huit ans, il avait fait partie de cette fameuse charge de Balaklava, dont les Anglais sont si fiers à juste titre, charge qui fut, bien que dans de moindres proportions, aussi héroïque que celle des Français à Reishoffen, pendant l'année terrible, — et pourtant, le vieillard tremblait de peur.

Vous savez tous que cet exploit fut le résultat d'une erreur, encore mal expliquée, d'un ordre donné à tort, dit-on, à la cavalerie anglaise de charger les Russes, dont la position était formidable.

A cet ordre, dit un historien, lord Cordigan hésita, mais on répondit à ses objections que telle était la volonté du général en chef, Lord Raglan ; alors il s'inclina, en signe d'obéissance, sans ajouter un seul mot, et alla se placer en tête de sa brigade. Il jeta un regard de profonde tristesse sur ses beaux régiments, qu'une mort inévitable devait décimer quelques instants après, et lança son cheval au galop, en s'écriant : "En avant, le dernier des Cordigan !" Les troupes, échelonnées sur le sommet et sur le versant des collines virent, avec un sentiment d'angoisse inexprimable, cette superbe brigade se précipiter, dans la plaine, à une attaque impossible, dont la folie pouvait seule égaler l'héroïsme. Tous les cœurs se serrèrent, tous les regards la suivirent jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans un tourbillon de fumée ; elle passait, rapide comme l'éclair, avançant vers les batteries meurtrières, qui vomissaient des flots de mitraille. Cet ouragan, que n'avait pu arrêter le canon, étonna les Russes. Les cavaliers gravissaient les mamelons, franchissaient les batteries, traversaient des colonnes épaisses, qu'ils trouvaient dans leur course sanglante. Après avoir passé au travers d'une masse d'infanterie, qui la cribla de ses feux, l'intrépide brigade arriva en face de la cavalerie russe, sur laquelle elle se rua. Ce fut une mêlée effroyable, mais le nombre des ennemis augmentait toujours, il fallait revenir en arrière, alors qu'on était enveloppé de tous côtés.

C'est alors, et les historiens anglais semblent l'oublier trop souvent — que les Français se mirent de la partie. Heureusement, la brigade des chasseurs d'Afrique arrivait en ce moment. Le général Morris (Français, malgré son nom) ne pouvait comprendre un mouvement dont rien ne pouvait justifier l'imprudente témérité ; cependant, devant le désastre qui menaçait la brigade Cardigan, il n'hésita pas à lancer quatre escadrons et les chasseurs à pied, qui engagèrent une lutte héroïque avec les Russes, firent taire la plus importante et la plus meurtrière des batteries ennemies, et permirent ainsi à lord Cardigan de se frayer un chemin pour revenir à son point de départ.

Ce retour fut affreux. La moitié de la brigade était détruite.

Mais, je suis loin du vieux soldat que j'ai laissé à la Cour du Recorder.

Ce brave, interrogé au sujet de la fameuse charge, la racontait en peu de mots. Il avait chargé, tapé comme un sourd, vu du feu et de la fumée, entendu un vacarme impossible, et ne savait rien de plus.

Et le vétéran qu'avait épargné la mitraille russe fut épargné encore par le Recorder canadien.

— Nous venons de marcher dans tant de sang que cela me fait penser à la cause importante, sinon célèbre, dont la cour est saisie en ce moment, où un médecin réclame trois mille piastres de son client pour une opération difficile.

Le cas était grave et le client est riche.

Sans entrer dans le mérite de la cause, je crois qu'il est reconnu en principe, tacitement au moins, que les patients riches doivent payer beaucoup plus cher que les pauvres, et que ce principe, admis pour la médecine, devrait être appliqué à la boulangerie, à l'épicerie, à la boucherie, à la cordonnerie, etc., etc., ce qui ferait parfaitement mon affaire et celle de nombre de mes amis qui ont oublié de faire fortune.

La route que parcourt le médecin pendant sa vie n'est pas toujours jonchée de fleurs, et son dévouement et ses soins ne sont que trop souvent payés d'ingratitude.

Que de fois n'entend-t-il pas des cris de désespoir mêlés à des promesses fantastiques :

— Sauvez mon enfant, docteur, sauvez-le, et ma fortune, ma vie sont à vous !

— Faites vivre mon mari, docteur, et je vous donnerai la moitié de ce que j'ai.

— Sauvez ma mère !... et je...

Le brave médecin, habitué à ces discours, s'en préoccupe fort peu, et avec raison, car il a besoin de tout son sang-froid pour faire prompt et bonne besogne.

Il soigne donc, opère et sauve parfois le malade. Le calme renaît dans la maison, les terreurs disparaissent, la confiance renaît et les têtes se refroidissent, se refroidissent et finissent par descendre au-dessous de zéro, au thermomètre du souvenir du médecin sauveur.

Celui-ci, cependant, au bout de quelque temps, se souvient du client plein de promesses, et lui envoie son compte, qui est reçu comme un oncle d'Amérique qui arrive en Europe sans le sou.

— Dix piastres ! comment, dix piastres pour une affaire de rien ! Dix piastres pour une petite opération insignifiante ! Mais, c'est atroce, c'est ignoble. Oh ! ces médecins, quels voleurs !

— Mais, madame, vous disiez alors que...

— Je disais, je disais ! Est-ce que je connais la médecine, moi ! Est-ce que je suis médecin, moi ! Mais, je me suis bien aperçue que ce n'était rien puisqu'il a été si vite guéri !

Ah ! les belles promesses !

Je sais bien qu'il existe des médecins "chéchants", mais la concurrence les fait vite revenir dans leur intérêt, à des sentiments plus humains, mais quand un riche est richement malade et qu'il est richement soigné, je suis d'avis qu'il doit richement payer.

— A quoi servent les diplômes universitaires ?

A pas grand' chose.

Je connais un homme qui a dans sa poche quatre diplômes assez rares dans une même poche. Il a ses diplômes d'instituteur, de bachelier ès-lettres, de bachelier ès-sciences et de licencié en droit, et avec tout cela, il ne peut pas obtenir à Ottawa une place de gratte-papier.

— Vous n'avez pas passé l'examen du dernier service civil, lui dit-on.

Mais, c'est idiot, ce système-là ! Les examens du service civil sont bons pour ceux qui n'en ont jamais passé d'autres, pour ceux dont on a quelque raison de mettre en doute le degré d'instruction qu'ils peuvent avoir. Quant aux porteurs de diplômes, ils ont fait leurs preuves, pourquoi en exiger d'autres ?

Quant à moi, j'ai toujours eu et j'ai encore des idées très arrêtées — quoiqu'aussi progressives que le "euchre" le plus intelligent — sur la manière dont on devrait faire passer les examens — je ne parle pas des examens universitaires.

Si j'étais chargé d'examiner des jeunes gens ou des gens pas jeunes, je ne leur imposerais qu'une lettre à faire sur un sujet donné, mais assez général, et la manière dont cette lettre serait écrite me donnerait assez exactement, je crois, la mesure des connaissances du candidat.

Dans une lettre, un garçon intelligent trouve moyen de parler de tout, à part du sujet imposé, de prouver qu'il sait quelque chose en histoire, en morale, en géographie, en littérature, en sciences, etc., etc., et la manière dont il effleure ces questions suffit pour le juger.

Que la lettre ait vingt ou trente pages, si cela est nécessaire, mais laissez au cerveau du candidat la chance de faire sortir ce qu'il contient... s'il n'est pas vide.

On peut très bien répondre à certaines questions d'examen et être un parfait ignorant.

Combien de diplômés savent écrire une lettre d'une manière passable ?